

les Iroquois, contre les Scioux. Cette proposition ne fit que confirmer les Outaouais dans la pensée qu'il ne cherchait qu'à les trahir, et que s'ils se mettaient en route, ils seraient massacrés par les Miamis et les Iroquois.

Leurs soupçons se fortifiant de jour en jour, ils résolurent de prévenir les Miamis. Les plus sages voulaient néanmoins qu'on s'expliquât auparavant avec le commandant du Détroit ; mais le plus grand nombre, poussé par un chef que les Français nommaient LE PESANT, fut d'un avis contraire. Ce chef leur rapella tous les sujets qu'ils avaient de se défier de M. Bourgmont, et la résolution fut prise de faire main-basse sur les Miamis, à la première occasion qui se présenterait, mais de faire toujours semblant de se préparer à la guerre contre les Scioux.

Tous étant prêts à partir pour cette expédition, les chefs des Outaouais allèrent trouver Bourgmont, et lui demandèrent s'il n'avait point reçu de nouvelle de Québec ou de Montréal. Par une nouvelle imprudence, cet officier ne parut pas seulement faire attention à ce qu'ils disaient, ce qui les choqua beaucoup. Un moment après, le chien de Bourgmont ayant mordu un de ces sauvages à la jambe, et celui-ci ayant battu le chien, le commandant se jeta sur lui, et lui donna tant de coups, qu'il en mourut peu de temps après. Cette violence brutale mit les Outaouais au désespoir. Ils partirent le lendemain, ne respirant que la vengeance, et convaincus qu'elle était nécessaire à leur conservation.

Après qu'ils eurent gagné les bois, ils revinrent sur leurs pas, et, quelque temps après, ayant rencontré six Miamis, ils se jettèrent sur eux, et en tuèrent cinq. Le sixième se sauva dans le fort, et en y entrant, il se mit à crier : " Les Outaouais nous tuent. " A ce cri, les autres Miamis, qui étaient encore dans leur village, accoururent pour se réfugier dans le fort ; et comme on aperçut les Outaouais qui les poursuivaient, le commandant fit tirer sur eux, et il y en eut quelques uns de tués.

Le P. CONSTANTIN, récollet, aumonier du fort, étant sur le point d'y entrer, avec quelques Miamis qui fuyaient, des Outaouais qui les aperçurent, firent sur eux une décharge de fusils, et ce religieux reçut un coup dont il tomba mort sur le champ. Un soldat français, qui revenait du village des Hurons, fut tué de la même manière, et par le même hazard. Bourgmont fit alors fermer la porte du fort ; on continua de tirer sur les Outaouais, et trente de ces sauvages périrent, soit par le canon des Français, soit par le feu que firent sur eux de toutes parts les Miamis et les Hurons.